Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 36

Artikel: Lè perte
Autor: R.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

STRATÈGES

Personnages : David Panchaud, ancien sergent dans les Chasseurs de droite ; — le forgeron Burdet, ex-dragon ; — Pierre Dufour, dit le Général, au civil, buraliste postal.

Ces trois citoyens se réunissent le dimanche soir à la pinte communale, et là, discutent d'offensives et de contre-offensives, de tranchées, de boyaux, de première et de seconde ligne, etc., etc. Pendant toute la semaine, ils ont lu les journaux. De plus, Dufour, qui fait journellement les tournées postales, recueille ici et là des renseignements inédits, si bien que, à la fin de la semaine, il est documenté.

— Voyez-vous, dit-il, il n'y a pas à dire, ces gaillards ne demandent qu'à marcher. C'est l'offensive qu'ils veulent, parbleu.

Et versant sur la table une goutte de son vin, il trace avec le doigt une ligne horizontale.

— Tiens, David, et toi aussi, forgeron. C'est la tranchée de première ligne. Maintenant là, en arrière, — (*il aligne une vingtaine d'allumettes à 15 centimètres de la tranchée*) là, en arrière, j'ai mon artillerie lourde et mes 75. Et de plus, en arrière encore, ma cavalerie. Y es-tu, forgeron ?

Du moment que la cavalerie en est, le forgeron écoute.

— Alors, reprend le Général, vous comprenez, je canonne l'ennemi.

Ici, Pierre Dufour s'aperçoit que l'ennemi n'est pas figuré et il se hâte de tracer, toujours avec son doigt mouillé, une tranchée parallèle à la première.

— Je canonne l'ennemi, n'est-ce pas. Je lui en donne fredin freda, pendant trois jours, quatre, s'il le faut, sans compter les nuits. Il ne s'agit pas de ménager la munition. En veux-tu, en voilà !... les 75 font un tir de barrage du diable en arrière des tranchées de l'ennemi pour couper la route aux renforts (*il pose le porte-allumettes pour désigner les réserves de l'ennemi*). J'y vais avec des obus, des schrapnels, quoi, tout le fourbis. Pas moyen de passer. Comprenez ?

Quelques habitués de la pinte se sont approchés et groupés derrière le Général. Ils suivent la manœuvre et approuvent l'avalanche d'obus qui tombe autour du porte-allumettes. L'un d'eux, enthousiasmé, fait même : boum ! boum ! rataboum !

— Quand tout est sens dessus dessous, en avant ! Nos hommes sortent des tranchées et ça y est. On n'y va pas pour rire. On est en nombre, l'ennemi est épouvanté, démoralisé, un bon coup d'épaule et on passe. Tout est là : du canon. Les réserves de l'ennemi ne peuvent arriver, grâce aux tirs de barrage, pas plus qu'il ne peut battre en retraite.

— Mais, alors...

— Laisse-moi dire.

— C'est un massacre. Pas un n'échappe.

— Pas un...

— Pas un ! Et maintenant la cavalerie « emmode... ».

A ce mot de cavalerie, le forgeron se redresse et écoute plus attentivement, du moment que le bancal entre en action.

— Oui, la cavalerie « emmode », poursuit Dufour. C'est la charge et pas pour s'amuser. Il s'agit de faire des prisonniers et de déblayer le terrain (*le porte-allumettes est repoussé si vivement que, sans Panchaud, il tomberait de la table*) ...et de poursuivre. Faut pas s'arrêter. Comprenez ? L'épée dans les reins, sans « chinder ». Et c'est la débandade. Pas moyen de se reformer avec des cuirassiers ou des hussards sur le dos ?

— Pas moyen, affirme l'ex-dragon Burdet, pas moyen, ils sont f... C'est clair.

— Tu en conviens ?

— Si j'en conviens ; ça saute aux yeux.

— Alors ?

— Alors, c'est la victoire !

— C'est le triomphe ! ! L'ennemi est en pleine déroute et la paix est là. Qui dira le contraire ?

— Cependant... objecte un consommateur.

Le Général se retourne :

— Cependant, quoi ?

— Si l'ennemi, avec ses canons...

— Mais qu'est-ce que vous chantez-là. L'ennemi n'en a plus de canons. A quoi aurait servi ma grosse artillerie, si je n'avais pas détruit celle des autres ? C'est le *b a ba* du métier.

— Bien sûr, confirme le forgeron.

— C'est évident, dit Panchaud.

— Indiscutable, répète le Général.

Et il ajoute :

— Pas moyen de faire entrer ça dans la tête des gens. Ils rient, les imbéciles. Pourtant, tu l'as dit toi-même, forgeron, c'est clair...

— Comme l'eau de roche...

— A la tienne !

— Santé ! C'est l'heure de se « réduire ». Bonsoir à tous.

— Bonsoir...

Et le Général s'en va en murmurant : « Comme l'eau de roche ».

P.

Lè perte. — « Ne sé pa que lâi a, desâi la villie Nanette à sa vezena, noutron potadzi ne vâo pllie terî : clliau tsancro de fu ne fâ que borrenâ ! Ne lâi a tot parâi que dou perte. Na pa, à noutra balla-fellie, que l'ein a trâi de perte, te teran qu'on dianstre ! »

R.

LA MI-ÉTÉ D'ANZEINDAZ

Acte de naissance.

L'origine de la Mi-été d'Anzeindaz n'est pas encore exactement fixée. Vous direz, peut-être, que cela n'a pas grande importance ; qu'il doit suffire que cette fête charmante — pendant de celle de Taveyannaz — existe et que la tradition s'en perpétue. D'accord. Il n'est toutefois pas sans intérêt pour l'histoire intime de notre famille vaudoise de savoir à quoi nous en tenir sur ce point, ne serait-ce déjà que pour célébrer un jour le centenaire de cette fête. Ce sera, sans doute, affaire de nos petits neveux. Et puis cela nous touche de près, puisqu'il s'agit de notre cher petit coin de pays.

Donc, à l'occasion de la fête de cette année, le « Journal de Bex » rappela que c'est en 1886 que cette mi-été eut lieu pour la première fois et que feu Alfred Ceresole en était le pasteur officiant.

Mais Mme Bertrand-Olivier, fille de Juste Olivier, répliqua en ces termes :

« La Mi-été d'Anzeindaz, comme celle de Taveyannaz, se fête depuis aussi longtemps qu'on se souvienne. C'était d'abord une simple réunion des propriétaires de vaches, venant à la mi-saison faire une seconde fois le mesurage du lait pour établir le rendement de chaque bête.

» Tout ce monde, venant de loin, devait être nourri et abreuvé et l'hospitalité très large des vachers suffisait à tout et s'étendait à tout le monde, ce qui attira sur l'alpe les jeunes et les vieux. C'est ainsi que, peu à peu, la réunion devint une fête débutant par un culte en plein air, suivi du repas dans les chalets puis de chant et de danse.

» Je ne saurais affirmer que le culte ait toujours existé, mais comme personne ne se souvient du moment où il a commencé il est probable qu'il y a bien longtemps.

» Le poète Juste Olivier y chanta, en 1870, une chanson faite par lui pour la circonstance et dont le texte même prouve que la guerre sévissait entre la France et l'Allemagne. Je vous transcris cette chanson qui, hélas ! n'a que trop d'actualité.

La Mi-été de 1870 (Anzeindaz) [1].

(Air : Allons dans la plaine.)

Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos ;

Adieu, cités ; adieu palais,
Et le grand monde et ses valets !
Je leur préfère nos chalets
Pour châteaux en Espagne.
Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos !

Ici, sous les hautes parois,
Plus rien que l'Alpe entre les bois,
Où du torrent la grande voix
Seule nous accompagne.
Voici la montagne ! etc.

Ici, loin du rire moqueur,
L'oubli d'un monde où notre cœur,
Toujours vaincu, jamais vainqueur,
Fait sa triste campagne.
Voici la montagne ! etc.

Mais dans les airs, quelle terreur !
Deux aigles noirs luttant d'horreur,
Se sont saisis avec fureur,
La France et l'Allemagne.
Voici la montagne ! etc.

Tandis que l'Europe en suspens
Ne voit que pièges, guet-apens,
Et que l'on joue à nos dépens
Au jeu de Charlemagne.
Voici la montagne ! etc.

Tandis que les pauvres soldats
Tuant, tués, marquant le pas,
Courent ainsi, vaillants forçats
Dont la gloire est le bagne,
Voici la montagne ! etc.

Prions pour ceux qui vont souffrir,
Prions pour ceux qui vont mourir.
Et puisse la paix refleurir
Au loin dans la campagne !
Voici la montagne ! etc.

Et nous, soyons reconnaissants
De nous voir tous ici présents
L'aïeul malgré ses pas pesants,
L'époux et sa compagne.
Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos !

Gryon, juillet-août 1870.

Veuillez, Monsieur, etc.

Thérèse Bertrand-Olivier.

Gryon sur Bex, 17 août 1916.

Le *Journal de Bex*, tout en remerciant Mme Bertrand de son aimable et très intéressante lettre, maintint son dire et se déclara prêt à accueillir tout autre communication qui lui serait adressée à ce propos.

Il reçut encore la suivante :

« L'origine de la fête, remonte à des temps bien éloignés, qu'il serait je crois bien difficile de préciser, mais le premier culte y a bien été célébré en 1886 par M. Alfred Cérésole. Et c'est à partir de cette année-là, qu'elle fût courue par les citadins ; alors que celle de Taveyannaz l'était depuis longtemps déjà, grâce à Juste Olivier, qui l'a si joliment chantée.

» En 1880 ou 1881, cette fête avait bien déjà revêtu un caractère spécial il est vrai, mais sans le culte. Ce fut l'an où Gryon vendit sa part de ce pâturage unique par sa beauté, sa majesté à la commune de Bex. Il y eut alors une grande affluence de monde, de la plaine et des hameaux. De beaux discours y furent prononcés ; l'*Harmonie des Alpes* de Gryon y chanta entr'autre un chant d'adieu qui émut tout le monde. La *Fanfare de Bex* rehaussait encore la fête, qui fut belle et émouvante.

[1] Oeuvres choisies de Juste Olivier. Tome II. Poésie. Georges Bridel 1879.